

un certain nombre de cas, sont certainement des leçons incomparables.

Et à ce propos, Mesdames et Messieurs, je vous dirai que pendant mon service dans cet hôpital qui est devenu aujourd'hui l'hôpital Laval, j'ai eu l'occasion d'observer des malades qui, entrés chez nous sceptiques non seulement sur la valeur du traitement hygiénique mais sur la nature contagieuse même de la tuberculose en sont sortis de véritables apôtres. Ces malades, lorsqu'ils retournaient de temps à autres dans leurs familles y prêchaient par leurs exemples, et ces leçons venant du malade lui-même ne pouvaient sûrement pas manquer de produire leurs fruits.

Mais, si l'hôpital est pour quelques uns un moyen bien pratique d'éducation, il faut bien reconnaître que c'est avant tout un moyen d'isolement et de traitement du malade devenu dangereux pour son entourage; et ceci pour la bonne raison que l'hôpital ne peut faire l'éducation que d'un petit nombre, les grands hôpitaux ne pouvant recevoir en effet que cent ou cent cinquante malades, très rarement davantage.

Que dire, Mesdames et Messieurs, des conférences, des discours, des expositions antituberculeuses? Ce sont encore d'excellents moyens. A preuve les effets de l'exposition antituberculeuse tenue à l'Université Laval en 1910. Ces effets, tous ceux qui se sont occupés de la question antituberculeuse dans la ville de Québec ont été à même de les apprécier. Pour ne citer qu'un exemple je vous dirai qu'avant 1910 il était souvent excessivement difficile pour ne pas dire impossible, d'obtenir du malade qu'il ouvre ses fenêtres pour laisser pénétrer dans sa pauvre demeure un peu d'air et de lumière. Ouvrir ses fenêtres c'était pour le malade reconnaître aux yeux de ses proches, de ses voisins, du public, qu'il était atteint d'un mal affreux, d'un mal qui avait la réputation de ne pas guérir. Depuis 1910, et grâce à l'exposition antitubercu-